
Bonnet Valérie. (2019). *La voix du terrain : Genre,
dispositif et fonction sociale du commentaire sportif*

Presses universitaires de la Méditerranée. Montpellier

Marc Jahjah



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rfsic/11740>

DOI : 10.4000/rfsic.11740

ISSN : 2263-0856

Éditeur

Société Française de Sciences de l'Information et de la Communication

Ce document vous est fourni par Université Paul Valéry Montpellier 3



Référence électronique

Marc Jahjah, « Bonnet Valérie. (2019). *La voix du terrain : Genre, dispositif et fonction sociale du commentaire sportif* », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 23 | 2021, mis en ligne le 01 septembre 2021, consulté le 26 septembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/rfsic/11740> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfsic.11740>

Ce document a été généré automatiquement le 9 juillet 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Bonnet Valérie. (2019). *La voix du terrain : Genre, dispositif et fonction sociale du commentaire sportif*

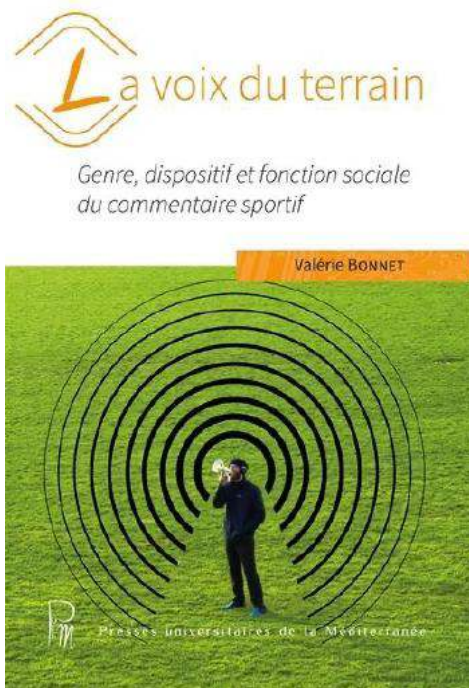
Presses universitaires de la Méditerranée. Montpellier

Marc Jahjah

RÉFÉRENCE

Bonnet Valérie. (2019). *La voix du terrain : Genre, dispositif et fonction sociale du commentaire sportif*. Presses universitaires de la Méditerranée. Montpellier. ISBN : 978-2-36781-290-8. Prix : 21 €.

- 1 Le commentaire fait l'objet d'une attention soutenue depuis une trentaine d'années¹. Il appartient à l'histoire des matrices éditoriales, discursives et médiatiques, dans laquelle on rencontre la note et l'annotation, parfois de manière interchangeable. Leur réappropriation par la culture numérique a contribué à réinvestir ce champ d'étude, qui avait jusque-là surtout bénéficié des travaux des historiens du livre et des pratiques textuelles. S'il est encore souvent étudié comme « contenu » ou source d'informations, on lui reconnaît de plus en plus une part communicationnelle et performative, qui conduit à le saisir selon d'autres perspectives méthodologiques et épistémologiques. Dans son dernier livre, Valérie Bonnet, maîtresse de conférences au LERASS, s'y emploie en mobilisant les



sciences du langage et les sciences de l'information et de la communication. Une telle articulation scientifique était ici nécessaire : ce qu'on appelle « commentaire » relève de formes extrêmement diverses (notes analytiques en marge, exégèses, etc.) qui nécessite la prise en compte de plusieurs dimensions, d'autant plus dans le cadre d'un écran – technique, sociologique, cinématographique, etc. D'où le recours à une large palette de concepts et d'auteur-e-s dans ce livre pour répondre à la question suivante, clairement énoncée dès l'introduction : « comment parler à une audience non présente » ?

- 2 La première partie (« un genre audiovisuel ») s'inscrit dans une démarche qualifiée de poétique. Il s'agit d'identifier la grammaire du commentaire sportif à l'écran, c'est-à-dire ses propriétés formelles, discursives, sémantiques, reconnaissables pour un public donné qui manifeste des compétences herméneutiques propres. La mobilisation de la notion de « genre » permet à l'auteure d'inclure le commentaire dans un ensemble de pratiques ordinaires et communes à la télévision, à la radio ou au web, qui trouvent dans le domaine sportif une déclinaison singulière. Quelles sont ses spécificités ? Comment comprendre, par exemple, les chuchotements des commentateurs sportifs lors d'un échange de balles décisif, alors qu'ils sont situés dans des cabines isolées ? À l'inverse, comment expliquer l'énergie parfois débordante, voire les hurlements, chez les premiers commentateurs sportifs ? La notion de « genre » fournit des réponses possibles en inscrivant le commentaire sportif dans une histoire, certes en mouvement, qui compose avec des attentes, des normes, des routines ratifiées progressivement, tributaires de la nature même de l'exercice : la retransmission en direct à une audience physiquement absente, dont l'expérience doit rester proche de celle du spectateur sur place. On apprend ainsi que si les premiers commentateurs sportifs parlaient fort, c'était en raison des conditions de cette retransmission : dans la salle, prêts des supporteurs, ils devaient pouvoir se faire entendre tout en bénéficiant de son ambiance. De la même manière, les chuchotements lors de balles décisives traduisent

l'expérience du spectateur qui manifeste un respect pour les sportifs, expérience sur laquelle est manifestement indexée celle du téléspectateur par souci de réalisme.

- 3 Pour rendre compte de ce processus, l'auteure mobilise dans la même partie les notions de « dispositif » et d'« énonciation », qui lui permettent d'identifier une scène actantielle et un travail collectif dans l'instauration de la parole. En effet, le dispositif configure des places et des rôles : à partir de toute une gamme de regards et d'adresses, le téléspectateur est introduit, tandis que la télévision s'introduit chez lui. Si cette présence est aujourd'hui admise, elle a néanmoins nécessité des ajustements, qui ont conduit les stations de radio à sélectionner dès les années 1920 aux États-Unis « des commentateurs au fort capital sympathie » (p. 34). Comme le montre Valérie Bonnet, la naturalisation de ce dispositif, son introduction dans le foyer, passe manifestement par une forme d'ostentation : il se désigne lui-même comme tel, il se pointe du doigt, en mobilisant des ressources énonciatives (« nos auditeurs se demandent », p. 36) et réflexives (montrer les coulisses, les conditions de la retransmission, etc.). Autant de techniques qui permettraient d'établir un « contrat » en faisant « perdre [au dispositif médiatique] son caractère de fiction » (p. 37). Tout un jeu se met alors en place pour faire du commentateur un être existant naturellement, notamment grâce à l'investissement de ses partenaires, qui jamais n'interrogent la dimension artificielle de la représentation. La distinction entre « fiction » et « fictivité »², mobilisée par l'auteure, s'avère ici fertile : elle permet de qualifier finement la nature de cette représentation, qui, défictionnalisée, instaure la confiance avec le téléspectateur, sans laquelle la parole produite ne trouverait pas d'assise. Dans ce « dispositif de confiance » (p. 69) fabriqué par la télévision, le commentaire, le corps et la voix tiennent une place essentielle : ils organisent le cadre spatio-temporel des images en les montrant, en les désignant comme telles, en configurant les conditions de leur reconnaissance et de leur interprétation.
- 4 Le deuxième chapitre (« Un dispositif doublement interlocutif ») entérine le cadre épistémologique et méthodologique de l'auteure, qui reposait jusque-là sur un heureux bricolage entre deux disciplines. La notion de « dispositif d'énonciation », empruntée à Veron, permet de mettre au jour des phénomènes d'ajustement : s'il configure bien le rôle, la place, l'interprétation des publics à partir de multiples médiations, le dispositif est aussi contraint par ce qu'il sait ou postule d'eux – leurs attentes, leurs valeurs, leurs imaginaires. Ces contraintes peuvent constituer des ressources, qui s'appuient sur les « compétences communicationnelles » (Hymes, cité par l'auteure) des spectateurs : ainsi, à partir de leurs expériences de médias antérieurs, la télévision a pu se renouveler, en intégrant par exemple certains codes de la radio. De la même manière, le recours à la notion d'« énonciation », très abondamment mobilisée aujourd'hui, amène l'auteure à préciser la nature de la monstration du dispositif, identifiée dans le chapitre précédent : il ne cesse de mobiliser des « indexicaux », c'est-à-dire un ensemble de repères subjectifs destinés à un public qui n'est pas physiquement présent et grâce auxquels ce dernier peut contextualiser ce qu'il entend et voit. En s'appuyant sur l'ethnométhodologie et l'ethnographie de la communication, l'auteure en tire de précieuses conclusions anthropologiques : ces éléments participent à la suture de l'espace social, grâce à des événements auxquels nous pouvons nous référer, que nous pouvons citer, faire circuler.
- 5 Dans ce second chapitre, Valérie Bonnet précise enfin la nature de cette « réalité seconde » (sic) produite par la télévision, en mobilisant un ouvrage indispensable (*Les*

Cadres de l'expérience de Goffman, 1976) qui lui permet de revenir sur les notions de « voix », de « rôle », de répartition de la parole entre journalistes, consultants, commentateurs. Je me contenterai de développer les apports de Goffman, qui offrent de nouveaux outils. Sa thèse est la suivante : notre expérience de la réalité repose sur une série de cadres (matériels, médiatiques, institutionnels, etc.) imbriqués les uns dans les autres, auxquels sont associés des valeurs, des régimes de croyances et de vérité, qui configurent ou orientent nos actions quotidiennes sans participation consciente de notre part – nul besoin d'un mode d'emploi pour savoir comment agir dans une banque, par exemple. Or, ces cadres ordinaires, habituels, peuvent subir des transformations, qui peuvent être soit mal intentionnées (cadres fabriqués) soit sans volonté de nuisance ou de manipulation (cadres modalisés). Selon Valérie Bonnet, le commentaire sportif relève de la modalisation : en effet, il simule l'ordre de la conversation, sans chercher à tromper le public ; mais même « franche » (Goffman), même si elle ne se cache pas, cette activité a un but conscient : « générer un engagement conséquent », « provoquer une socialisation factice » (p. 106). D'où les réactions parfois animées de supporters devant leur poste de télévision.

- 6 Le dernier chapitre (« Les lieux du commentaire ») revient, encore une fois, sur les thèses progressivement déployées, en les précisant grâce aux outils de la sémiotique (Peirce et son « interprétant », Greimas et le « schéma actantiel »), de la phénoménologie cognitive, de la rhétorique et de la narratologie. Mais cette mobilisation généreuse, toujours cohérente, se fait dans le souci de poser de nouveaux problèmes : comment le commentateur décrit-il et analyse-t-il en direct la compétition ? Comment rendre lisible un événement imprévisible, créer chez le téléspectateur une tension dramatique à partir d'une mise en intrigue et de lieux communs narratifs (*deux ex machina*, l'ancien sportif de retour, etc.) ? Pourquoi les commentateurs, les consultants et les éditorialistes ont-ils gagné en importance sur les plateaux de télévision ? Comment l'autorité se répartit-elle entre eux ? Que comprend le téléspectateur de leurs propres interprétations ? Toutes ces questions, travaillées succinctement mais avec précision, révèle un jeu d'ajustement vertigineux entre les uns et les autres, qui fonde leur reconnaissance en miroir : « En construisant son discours en fonction de son auditoire, l'orateur se construit une image de celui-ci, l'interaction entre les deux pôles de la communication rhétorique étant fondée sur les images qu'ils se font respectivement l'un de l'autre. » (p. 162) Loin d'être anodins, cette reconnaissance et les énoncés qui la manifestent participent d'une circulation du pouvoir, de son institutionnalisation mais également d'une « régulation de la quotidienneté sociale » (p. 186), qui n'est pas uniquement contraignante : elle permet plus fondamentalement aux individus de trouver dans le commentaire sportif, dans ses ressorts narratifs, des moyens pour comprendre ce qui se joue dans leur propre vie, en termes de destin, d'épreuves, d'entraide.
- 7 Au terme de ce parcours, on comprend que le commentaire est bien plus qu'un support de l'image ou qu'un accompagnement : il l'autorise, configure l'interprétation, révèle une répartition de rôles entre plusieurs identités médiatiques, charrie tout un ensemble d'imaginaires, de lieux communs qui puisent dans le champ social, contribuant à sa perpétuation, même s'il ne faut pas exagérer son rôle – il fait partie d'un ensemble de forces. La gamme des outils mobilisés (de l'« énonciation » au « dispositif », jusqu'à l'étude des « médiations », en passant par le « genre ») permet de saisir la complexité de cet objet, au carrefour des supports, de l'histoire des formes et des rites médiatiques. L'auteure parvient à situer un ensemble d'imaginaires et de

représentations sociales (le *fatum*, le faible qui ne renonce jamais, etc.) dans la pratique même du commentaire, dans son jeu d'ajustement avec un public invisible mais sans cesse convoqué, qui contraint sa forme, ses normes, ses modalités expressives parfois classistes et raciales – seuls certains accents sont autorisés à la télévision. Il manque peut-être à ce travail, déjà très riche, une perspective ethnographique, alors que l'anthropologie de la communication (Hymes, Goodenough), la sémiotique sociale (Veron) ou pragmatique (Odon), la microsociologie (Goffman) et l'ethnométhodologie (Garfinkel, Sacks) sont cités. En effet, l'auteure semble avoir surtout mené des analyses de types textualistes, sans que le corpus ne soit toujours explicité d'ailleurs. Par conséquent, les remarques sur les publics, la réception, si elles ne manquent pas d'intérêt, mériteraient des enquêtes approfondies. Cela est sans doute dû au double positionnement de l'auteure, entre les sciences du langage et les sciences de l'information et de la communication, qui aura demandé un investissement épistémologique important. Sans doute que ses prochaines contributions tireront parti de l'articulation proposée pour la mettre à l'épreuve sur des terrains qu'elle invite à investir.

NOTES

1. Voir, entre autres, cet important ouvrage : Marie-Odile Goulet-Caze, *Le Commentaire : entre tradition et innovations*, Vrin, 2000.
 2. Ce couple de notions a été proposé par Alain Boillat, sur lequel s'appuie la chercheuse : Alain Boillat, *Du bonimenteur à la voix-over : voix attraction et voix-narration au cinéma*, Lausanne, Antipodes, coll. « Médias et histoire », 2007.
-

AUTEURS

MARC JAHJAH

Maître de conférences à l'Université de Nantes. LS2N - Laboratoire des Sciences du Numérique de Nantes.